

Revue d'HISTOIRE CONTEMPORAINE de l'AFRIQUE

Radio Maarif : une expérience de vulgarisation de l'histoire du Maroc

Entretien avec Réda Allali - Radio Maarif

Yazid Benhadda et Abdelmounaïm Fanidi

Mise en ligne : février 2026

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2026.entretien01>

Résumé

Au cours de la dernière décennie, l'histoire du Maroc est devenue de plus en plus l'objet de tentatives de vulgarisation afin de disséminer le travail des historiens au grand public. Plusieurs initiatives allant de capsules vidéos partagées sur les réseaux sociaux à des podcasts sous format audio participent à ces efforts, visant tantôt à renforcer le roman national marocain, tantôt à créer un véritable pont entre recherche scientifique et espace public. Fort de ses 20 000 à 30 000 écoutes par épisode, Radio Maarif s'est imposé comme un acteur important sur cette scène de vulgarisation de l'histoire du Maroc depuis sa création en 2018. Dans cet entretien, Réda Allali, cofondateur de cette webradio marocaine, met en lumière les origines de cette initiative, les défis auxquels elle fait face, ainsi que ses objectifs.

Mots-clés : vulgarisation scientifique ; histoire ; Maroc ; podcasts ; dissémination du savoir ; média

Radio Maarif: A Popularisation Experience of the History of Morocco. Interview with Reda Allali - Radio Maarif

Abstract

Over the past decade, the history of Morocco has increasingly become the target of efforts aimed at disseminating historical scholarship to the general public. A number of initiatives – ranging from short video clips shared on social media to audio podcasts – contribute to these efforts, sometimes to reinforce the Moroccan national myth, and other times in order to bridge scientific research and public space. With 20,000 to 30,000 listens per episode, Radio Maarif has established itself as a major player in this landscape of making Moroccan history accessible since its creation in 2018. In this interview, Reda Allali, co-founder of this Moroccan web radio, highlights the origins of the initiative, the challenges it faces, and its ambitions.

Keywords: popularisation; history; Morocco; podcasts ; knowledge dissemination; media



Ce document est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution-Non-Commercial 4.0 International (CC BY-NC 4.0). <https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>
<https://oap.unige.ch/journals/rhca> e-ISSN: 2673-7604

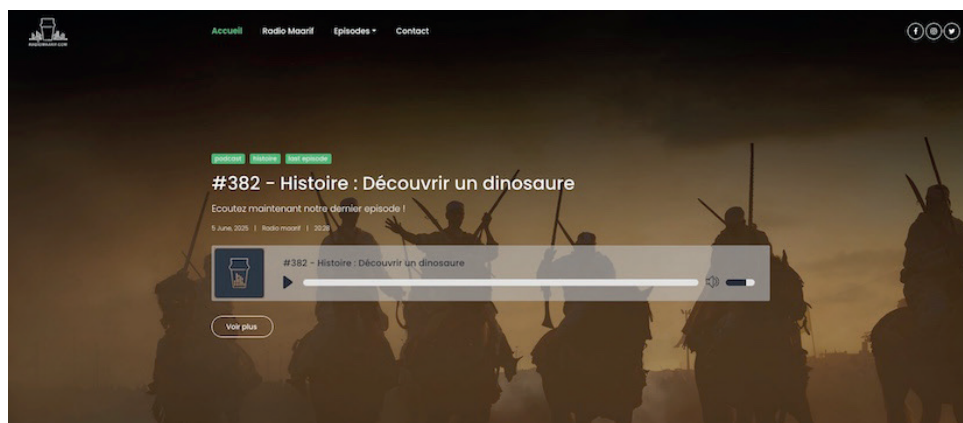
Radio Maarif est une webradio marocaine cofondée en 2018 par Réda Allali – musicien et chroniqueur – et Hamza Chioua – musicien et ingénieur de son. Elle « produit des podcasts [...] conçus avec passion », peut-on lire sur son site¹. L'ensemble de ses productions cumule plus de six millions d'écoutes, toutes plateformes confondues, avec une moyenne hebdomadaire de 20 000 à 30 000 écoutes par épisode. Ce succès a été récompensé en 2025 par le prix du meilleur podcast culturel au Podcasts Festival Casablanca².

Si les thématiques abordées vont du football à la *Tbourida*³, en passant par la musique, l'histoire du Maroc occupe une place centrale dans la programmation de la radio. Plus de 180 podcasts – exclusivement sous format audio – sont consacrés à ce thème et sont accessibles gratuitement en ligne⁴.

Pour mieux comprendre ce projet, aspirant à créer un pont entre les historiens – principalement marocains – et le grand public, nous avons interviewé Réda Allali, cofondateur de Radio Maarif et animateur des podcasts histoire. Cet échange laisse voir les motivations, les objectifs et les défis d'une initiative privée de vulgarisation de l'histoire du Maroc. Il donne également à réfléchir sur le statut de l'histoire dans la société marocaine contemporaine, dans un contexte où divers médias (télévisions publiques, presse nationale, chaînes YouTube, comptes Twitter, etc.) se saisissent de ce sujet, avec des objectifs allant de la diffusion de la recherche scientifique à la propagande politique.

Cet entretien a été réalisé en français le 6 février 2025 par Yazid Benhadda (MECAM, Université de Tunis) et Abdelmounaïm Fanidi (EHESS).

Illustration 1 : Interface du site de Radio Maarif du 23 septembre 2025



- Source : Radio Maarif, Des podcasts marocains, originaux, à découvrir. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/radio-maarif>

Y. Benhadda et A. Fanidi : Réda Allali, pourriez-vous vous présenter à nos lecteurs ?

Je vais commencer par mon parcours académique. Je suis ingénieur en électronique, diplômé de l'École nationale supérieure d'électrotechnique, d'électronique, d'informatique, d'hydraulique et des télécommunications à Toulouse en 1994. Après l'obtention de mon diplôme, je suis rentré au Maroc où j'ai exercé pendant quelques années des fonctions d'ingénieur dans le secteur privé.

¹ Radio Maarif, *Des podcasts marocains, originaux, à découvrir*. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/radio-maarif>.

² Podcasts Festival est un rendez-vous consacré aux créateurs de contenu audio au Maroc, visant à mettre en valeur leurs productions à travers l'organisation de conférences, d'ateliers pratiques et l'attribution de prix annuels.

³ Selon l'UNESCO, *Tbourida* est « une représentation équestre apparue au XVI^e siècle. Elle simule une succession de parades militaires, reconstituées selon les conventions et rituels arabo-amazighs ancestraux. Chaque parade de *Tbourida* est effectuée par une troupe constituée d'un nombre impair de cavaliers et de chevaux (de 15 à 25), alignés côte à côte et au milieu desquels se place le chef de la troupe. Souvent, avant l'événement, les cavaliers donnent à leur prestation une portée spirituelle, effectuant leurs ablutions puis priant collectivement ». Voir <https://ich.unesco.org/fr/RL/la-tbourida-01483> (consulté le 19 novembre 2025).

⁴ Radio Maarif, *Episodes - Histoire*. En ligne, consulté le 19/11/2025. Disponible : <https://www.radiomaarif.com/episodes/histoire>.

Aux alentours de l'an 2000, j'ai opéré un changement de cap important. Je me suis orienté vers des domaines plus créatifs : l'écriture et la musique, qui sont devenues pendant longtemps mes principales activités. J'ai notamment écrit pour le magazine *TelQuel*, dès son tout premier numéro, et j'ai fondé le groupe *Hoba Hoba Spirit*⁵, qui a vu le jour à cette même époque, au début des années 2000, et qui continue encore aujourd'hui à faire de la musique. Quant à *Radio Maarif*, le podcast a été lancé en 2018. Mon parcours initial relève des sciences dites exactes : il n'a, en apparence, aucun lien direct avec l'histoire, ni même avec l'écriture ou la musique. C'est donc le fruit d'un virage assumé, d'un changement de trajectoire.

Au cours de votre scolarité, ou même de vos études supérieures, aviez-vous déjà un intérêt particulier pour l'histoire ?

Oui, j'ai toujours eu un certain attrait pour l'histoire, même si ce n'était pas mon principal centre d'intérêt. Je me souviens que je lisais ce que j'avais à portée de main, notamment sur l'Empire romain. Comme dans de nombreuses familles marocaines à l'époque, il y avait chez nous une encyclopédie appelée *Tout l'Univers*. C'était une collection grand public en 21 volumes, avec des articles illustrés portant sur des sujets variés : sciences, géographie, géologie, histoire, etc. Je prenais beaucoup de plaisir à les lire, et je me rappelle très bien qu'il nous manquait les numéros 7, 14 et 21 – un détail qui m'a étrangement marqué. Cela dit, l'histoire était un intérêt parmi d'autres. Le sport, par exemple, était bien plus présent dans ma vie à ce moment-là – le football, la boxe, le tennis – et la musique occupait une place encore plus prépondérante.

L'histoire est donc un centre d'intérêt relativement tardif pour vous ? Est-ce une question de maturité intellectuelle à votre avis ? Est-ce une évolution que vous reconnaissez dans votre propre parcours ?

Je ne pense pas que ce soit une question de maturité. En réalité, quand j'étais adolescent, je passais beaucoup de temps à me poser des questions profondément philosophiques – parfois bien plus qu'aujourd'hui. Pour moi, ce changement d'intérêt relève plutôt d'un cheminement humain. En devenant adulte – et souvent parent – on commence naturellement à s'intéresser à la question de la transmission. Et quand on s'interroge sur ce que l'on veut transmettre, on se tourne vers son héritage culturel, vers le passé. C'est à ce moment-là qu'on commence à regarder en arrière, non par nostalgie, mais parce qu'on cherche à comprendre d'où l'on vient pour mieux transmettre. Quand on est enfant, par exemple, et qu'on visite la maison de ses grands-parents, surtout en milieu rural, on est davantage frappé par ce qui manque – le confort, les commodités, ce genre de choses.

Mais plus tard, en grandissant, ce sont ces mêmes lieux que l'on choisit de revisiter, non plus pour ce qu'ils n'offrent pas, mais pour ce qu'ils représentent : une mémoire, une histoire, une filiation. Ce n'est donc pas une évolution strictement intellectuelle, mais plutôt un retour aux racines. Et je crois qu'au-delà des trajectoires individuelles, on observe quelque chose de similaire à l'échelle nationale : le Maroc, après avoir longtemps répété un récit national, voit aujourd'hui émerger de nombreuses initiatives qui cherchent à renouer avec l'histoire de manière plus nuancée, moins propagandiste.

Votre parcours est singulier : ingénieur de formation, musicien, chroniqueur ; des intérêts qui semblent à première vue très hétéroclites. Comment, dans ce contexte, en êtes-vous venu à développer un attrait aussi fort pour l'histoire, au point de lancer un podcast consacré à la question ?

Pour moi, il n'y a pas de contradiction, au contraire, tout cela est profondément cohérent. Je pense que toutes ces activités ont en commun une quête d'une identité collective. Dans les chansons de notre groupe *Hoba Hoba Spirit*, une bonne partie tourne autour de deux grandes questions : « Qui sommes-nous ? » et « Où allons-nous ? » – c'est d'ailleurs formulé ainsi dans un morceau qui s'appelle *Kalakh* (stupidité en *darija*). Je ne suis pas très à l'aise avec l'introspection personnelle, avec l'expression de mes sentiments individuels, d'autres le font beaucoup mieux que moi. Ce qui m'intéresse, c'est ce que ressent un groupe, un peuple. Dès les premiers morceaux – comme *Mina al qalb ila al kalb* (du cœur au chien en *darija*) ou *Jdoudna kano shah*

⁵ *Hoba Hoba Spirit* est un groupe de fusion musicale basé à Casablanca, au Maroc. Formé en 1998, le groupe mêle rock, reggae et gnawa, avec parfois une touche de hard rock. Leur style unique, qu'ils qualifient eux-mêmes de « Hayha » – un terme évoquant le chaos, l'imprévu et l'énergie brute – reflète l'esprit libre et engagé de leur musique. Leurs textes, principalement en *darija* (arabe dialectal marocain), mais aussi en français et parfois en anglais, abordent avec humour, lucidité ou dérision les réalités sociales, culturelles et politiques du Maroc contemporain. Au fil des années, *Hoba Hoba Spirit* s'est imposé comme l'un des groupes musicaux les plus emblématiques de la scène marocaine, se produisant régulièrement sur les plus grandes scènes et festivals du pays, ainsi qu'à l'étranger.

(nos ancêtres étaient forts en *darja*) – on bute très vite sur cette question de l'identité collective. Et dès qu'on s'interroge sur « qui est-on ? », on en vient nécessairement à raconter une histoire. Si je vous demande qui vous êtes, vous allez spontanément me répondre en déroulant votre parcours, vos origines, votre formation, etc. Donc, l'histoire est un élément constitutif de l'identité. C'est ainsi que j'ai abordé cette question : par la porte du collectif.

Je me rappelle toutefois d'un moment qui a été un déclencheur pour moi dans la création du podcast histoire : j'étais à Rome avec mes enfants, peu de temps avant de lancer le podcast. On a croisé un homme déguisé en soldat romain, et mon fils a dit : « Ah, c'est Astérix ! ». On a pris une photo, et il m'a ensuite demandé : « Et les nôtres, ils étaient comment ? » Et j'ai été incapable de lui répondre. Je n'en savais rien. Trou noir. Je ne savais même pas s'ils étaient noirs, blancs, grands, petits, etc. Et ça m'a profondément frustré. C'est aussi pour cela que, dans les épisodes du podcast, je pose des questions très concrètes aux historiens : à quoi ressemblaient les vêtements, les décors, les objets ?

Par ailleurs, c'est également parce que je crois à la puissance évocatrice du son. Le podcast est exclusivement en format audio parce que je suis « quelqu'un du son ». J'ai grandi sans Internet, sans clips vidéo. Mon imaginaire musical, je l'ai construit seul, en écoutant sans voir, parfois sans jamais savoir à quoi ressemblait l'artiste. Je préfère ça. Je pense même que les clips nuisent à l'expérience : ils imposent une image, alors que l'audio laisse toute la place à l'imaginaire. Je crois que c'est pour cela que la radio continue d'exister malgré l'invention de la télévision. Il y a quelque chose d'instinctif, peut-être même de primitif, dans le lien que nous tissons avec la voix humaine. Et si je pose des questions précises aux historiens, c'est justement pour aider les auditeurs à fabriquer eux-mêmes des images mentales.

Pourriez-vous revenir sur la genèse du podcast Radio Maarif ? D'où vous est venue cette idée, et comment s'est-elle développée ?

À l'origine, le projet n'était pas du tout centré sur l'histoire. Comme je l'ai précisé, Radio Maarif est née en 2018, pendant le mois de Ramadan, à l'occasion de la Coupe du Monde en Russie. J'adore le football, je le suis de près, et c'est donc naturellement qu'on a commencé par ce thème. Et peu à peu, nous avons été conduits vers l'histoire. J'ai toujours beaucoup consommé de podcasts d'histoire. J'étais notamment un grand auditeur de « 2000 ans d'histoire » sur France Inter, un podcast que je trouve captivant.

Plus précisément, lorsque nous avons enregistré la première série de podcast – une dizaine d'épisodes – nous avons ensuite fait une pause. Il fallait prendre du recul, structurer les choses. On s'est dit : « D'accord, on sait peut-être faire des podcasts, il y a potentiellement un public, mais pour continuer, il faut un cadre clair, un financement stable, une organisation sérieuse ». On ne pouvait pas simplement avancer sans modèle clair. C'est en tant que producteur que j'ai réalisé que pour avoir un modèle économique viable pour le podcast, il faut absolument traiter de sujets non périssables. Parce que produire un podcast, c'est exigeant, ça prend du temps, et si vous abordez un sujet lié à l'actualité immédiate – un match qui a lieu le soir même, par exemple – il est obsolète dès le lendemain. Or, si vous voulez construire quelque chose de durable, qui puisse être réécouté et partagé dans le temps, vous avez besoin de thématiques intemporelles. Et à ce titre, l'histoire est idéale.

Cela dit, je ne me voyais pas, moi, prendre la parole pour raconter des faits historiques : je n'ai ni les compétences, ni la légitimité. Ce que je voulais, c'était un podcast d'histoire racontée par des historiens, comme cela se fait beaucoup en Europe. Lorsque nous avons réussi à trouver un partenaire, Maroc Télécom en l'occurrence – ce qui a été décisif –, cela nous a permis de structurer véritablement la production autour d'un axe historique. Et là, nous avons eu la chance de croiser le chemin de Mustapha El Qadéry⁶, qui a joué un rôle clé. Il a été non seulement une voix précieuse derrière le micro, mais aussi un passeur, capable de mobiliser d'autres ressources dans un milieu – celui des historiens – où je n'avais aucun contact ni légitimité. Lui, il connaissait *Hoba Hoba Spirit*, donc il m'identifiait, ce qui a facilité notre collaboration. En plus d'être un historien, c'est un vrai conteur, avec un talent pour incarner les récits. C'est ainsi qu'on a enregistré le tout premier épisode du podcast histoire, consacré à la bataille de Bougafer justement avec Mustapha El Qadéry⁷.

⁶Mustapha El Qadéry est un historien marocain spécialiste de l'histoire contemporaine du Maroc. Il a soutenu une thèse à l'Université Montpellier III intitulée « L'État-national et les berbères. Le cas du Maroc. Mythe colonial et négation nationale ». Ces intérêts de recherche sont aujourd'hui multiples : nationalisme, prostitution, mythe berbère, histoire des ponts et des routes, etc.

⁷La bataille de Bougafer, également connue sous le nom de bataille du Djebel Saghro, débute le 13 février 1933 dans le sud-est du Maroc. Elle oppose les troupes coloniales françaises, appuyées par des supplétifs marocains, aux résistants des tribus Aït Atta, menés par le chef emblématique Assou Oubasslam. Nous renvoyons vers le podcast en question. Radio Maarif, *Bougafer 1933*, 20 mars 2019. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episode/1004676>.

Quels étaient donc vos objectifs lorsque vous avez décidé d'orienter le podcast vers l'histoire ?

Concernant le choix de l'histoire du Maroc comme axe central, cela faisait des années que j'avais envie de travailler ce sujet. L'idée était simple : inviter un historien à raconter une histoire. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Ensuite, bien sûr, on apporte un soin tout particulier à la forme. Il y a un énorme travail de montage : chaque podcast représente environ une journée complète de montage, soit quatre à cinq heures de travail par épisode. Ce travail ne touche pas au fond, mais il vise à affiner la fluidité du discours, à rendre l'écoute plus agréable, plus rythmée. Donc, l'objectif, au fond, est simple : le partage. Quand Mustapha El Qadéry me raconte l'histoire de la bataille de Bougafer par exemple, cela me passionne. Et je me dis que si cela m'intéresse, cela en intéressera forcément d'autres. Peut-être deux, cinq, dix, mille personnes, etc. Peu importe. L'idée, c'est de donner la parole à des gens passionnants, de capter cette parole et de la transmettre. On ne sait jamais à combien elle résonnera. Le plus important est de la rendre disponible à tout le monde.

Et cette transmission, elle s'adresse à qui ? Uniquement à un public marocain, ou visez-vous au-delà ?

Au-delà ! Il ne s'agit pas d'un projet militant ou nationaliste. Je ne suis pas là pour régler des comptes, ni pour prendre parti dans des querelles historiques – je ne défends ni les Almohades contre les Almoravides, ni les Alaouites contre les Ottomans ou les Algériens⁸. Ce n'est pas mon monde. Ce qui m'importe, c'est de diversifier les sources, de permettre à chacun d'entendre des récits variés, pour ensuite se faire sa propre idée. C'est ça qui compte : créer un espace d'écoute et de réflexion, pas un tribunal de l'histoire.

Quel regard portez-vous sur le rapport des Marocains à l'histoire ? Pensez-vous qu'ils aiment l'histoire en général ? Et plus particulièrement celle du Maroc ?

Avant de répondre à cette question, je dois dire que j'ai été surpris par la richesse et la générosité de la communauté des historiens du Maroc. Je ne savais pas qu'il y avait autant de personnes passionnées et disponibles, prêtes à partager leur savoir avec enthousiasme. Des gens comme Mustapha El Qadéry, Abdellah Fili ou Hamid Triki se sont engagés sans hésiter. Le Français Daniel Rivet, qui est une référence majeure sur l'histoire du Maroc contemporain, a accepté de participer à distance alors qu'il était affaibli. J'ai donc découvert une véritable communauté d'intellectuels disponibles et chaleureux.

Sur la question du rapport des Marocains à l'histoire, je reste prudent. J'ai beaucoup de mal avec les généralisations, donc je ne me permettrais pas de parler au nom de tous les Marocains. Ce que je peux dire, c'est que nous avons identifié une communauté bien réelle de personnes intéressées, qui suivent le podcast, qui nous écrivent, qui posent des questions. Cela existe. Mais on rencontre aussi des gens qui nous disent clairement qu'ils n'en ont rien à faire d'Ibn Toubert⁹. C'est très contrasté.

Il y a en revanche un domaine qui passionne presque tout le monde au Maroc à mon avis : c'est l'histoire personnelle, familiale. Les Marocains sont très attachés à l'histoire de leur famille, de leur tribu, de leur ville. Là, il y a un réel intérêt, mais qui s'inscrit souvent dans une logique de valorisation. Tout le monde veut être chérif¹⁰, résistant ou saint¹¹ illustre. Il y a une tendance à raconter une histoire glorieuse, à travers laquelle chacun cherche à affirmer une forme de légitimité ou de prestige.

Donc oui, il y a un intérêt pour l'histoire, mais il est souvent localisé et intime. Cela ne veut pas dire que les gens ne s'intéressent pas au récit national ou aux grandes dynasties. Certains le font. Mais je ne peux pas trancher pour tous. Ce que je peux vous dire de concret, c'est que *Radio Maarif*, à ce jour, cumule environ six millions d'écoutes, avec un rythme d'audience qui tourne autour de 20 000 à 30 000 écoutes par semaine, toutes plateformes confondues. Ce sont des chiffres réels, mais au-delà de ça, il y a aussi ce que le podcast a pu déclencher comme projet et qui est difficilement saisissable à travers les statistiques. Par exemple, je peux vous affirmer que certaines fouilles archéologiques à Sijilmasa ont été déclenchées par notre podcast¹².

⁸ Les Almoravides, les Almohades et les Alaouites sont des dynasties qui ont régné sur le territoire actuel du Maroc, respectivement entre les années 1050-1140, 1180-1210 et des années 1660 jusqu'à aujourd'hui.

⁹ Ibn Toubert était un théologien, prédicateur et chef politique originaire du Souss, dans le sud du Maroc. Figure majeure du XII^e siècle, il est le fondateur spirituel et premier guide militaire du mouvement almohade, un courant initialement réformateur et rigoriste né parmi les tribus masmodas du Haut-Atlas.

¹⁰ Un chérif désigne une personne descendant ou prétendant descendre du prophète de l'islam Mohamed.

¹¹ Dans l'islam, un saint désigne un personnage connu pour sa piété, sagesse voire par ces pouvoirs occultes. Cf. Mayeur-Jaouen Catherine (2024), *Le culte des saints musulmans. Des débuts de l'islam à nos jours*, Paris, Gallimard, 624 p.

¹² Sijilmasa était une ville médiévale située au sud-est du Maroc actuel (Province d'Errachidia) et un important carrefour commercial à la lisière nord du Sahara, dans la région du Tafilalet, près de l'actuelle ville de Rissani. Les vestiges de cette cité s'étendent sur près de huit kilomètres le long de l'oued Ziz, au cœur d'une oasis stratégique. Fondée au VIII^e siècle, Sijilmasa a connu une histoire mouvementée, marquée par plusieurs vagues d'invasions. Jusqu'au XIV^e siècle, elle fut le principal terminus nord de la route transsaharienne occidentale, jouant un rôle central dans les échanges entre l'Afrique subsaharienne et le Maghreb.

Et vous, quelle est votre conception de l'histoire du Maroc ?

Je dois dire qu'au début de mon intérêt pour l'histoire du Maroc, j'étais profondément agacé par cette idée qu'on appelle souvent « la spécificité marocaine ». On l'invoque trop souvent, à mon avis, pour éviter les débats, comme un argument d'autorité censé clore toute discussion. Bien sûr que chaque pays a ses spécificités. Mais il faut faire attention à ne pas s'enfermer dans une telle vision. Cela dit, il y a tout de même quelque chose d'extraordinaire au Maroc : l'existence d'un État structuré depuis plus de mille ans. Et je parle bien ici d'État, et non pas de nation. Il y a un millénaire, des hommes payaient déjà un impôt au Makhzen¹³. C'est une continuité remarquable.

Ainsi, je n'ai pas de conception figée ou « clé en main » de l'histoire du Maroc. Ce que je ressens, en revanche, c'est que nous avons un héritage géographique et culturel d'une richesse incroyable. J'ai d'ailleurs longtemps eu un projet en tête : celui de créer un grand tableau foisonnant, une fresque délirante et vivante qui rassemblerait tous ceux qui, de près ou de loin, ont traversé ou influencé cette terre. On y verrait des blancs, des noirs, des Arabes, des Vandales, des Romains, des Vikings, des Français, des Andalous, des pirates, des Almoravides, des Turcs, etc. Une sorte de collision de mondes. Ce brassage m'émerveille, me fait sourire aussi : ce sont des gens venus de partout, à des époques différentes, qui ont laissé leurs traces ici.

Un autre élément qui m'a profondément marqué, c'est lorsque j'ai travaillé sur mon livre sur l'histoire du Maroc¹⁴. En me plongeant dans les écrits des militaires européens du XIX^e siècle – souvent racistes, certes, mais très bien formés et excellents rédacteurs – j'ai été frappé par leurs descriptions. Même s'ils ne comprenaient pas vraiment ce qu'ils observaient, on se reconnaît encore aujourd'hui dans ce qu'ils racontent. Et ça, je trouve ça bouleversant. Ça veut dire que certaines choses perdurent, profondément. L'histoire de la musique en est une très bonne illustration. Par exemple, quand on réalise qu'un morceau comme *Baba Mimoun*¹⁵ a probablement été écrit et joué il y a deux ou trois siècles, c'est vertigineux. Nos ancêtres ont dansé là-dessus, ont pensé, vibré sur les mêmes rythmes – *Issaoua*, *Ahidous*, *Reggada*, etc.¹⁶ Tout cela fait partie d'un patrimoine émotionnel ancien. Et en tant que musicien, je sais que c'est presque inatteignable de faire mieux. Si un jour j'écris un morceau qui arrive au niveau de *Moulay Tahar*¹⁷, ce sera un miracle. Ce sont des œuvres qui ont été composées par des individus. Ils ont existé. Ce n'est pas une énergie collective tombée du ciel. Mais on a oublié leurs noms. En Europe, on se souvient de Mozart et de Verdi. Nous, on a oublié les auteurs de nos chefs-d'œuvre. Et pourtant, ces choses-là sont bien sorties du Maroc.

Cette mise en avant de la diversité marocaine s'oppose-t-elle à une lecture nationaliste de l'histoire marocaine à votre avis ?

Il me semble évident qu'il y a eu, à partir des années 1940-1950, un nationalisme très fort qui a un peu « écrasé » la diversité et la complexité de nos identités. Ce nationalisme correspondait à l'idéologie de l'époque, qui visait à uniformiser la société. Le XX^e siècle a connu ce drame : les élites ont voulu transformer le peuple, remodeler ce qu'il était. Que ce soient les fascistes, les communistes ou d'autres, tous se sont dit qu'ils avaient un peuple inadéquat, qu'il fallait le réorganiser, souvent de manière brutale, raciale ou idéologique. Au Maroc, cela s'est manifesté de façon similaire. Le nationalisme des années 1940, 1950 et 1960 prônait une vision monochrome : nous sommes tous identiques, et toute forme d'altérité, de différence, était vue comme

¹³ Le Makhzen signifie littéralement le grenier. Il fait pourtant référence au pouvoir central au Maroc, au moins depuis la dynastie saadienne (1549-1659), et englobe à la fois le sultan, sa cour et l'ensemble de l'appareil administratif traditionnel de l'État, y compris l'armée.

¹⁴ Réda Allali a publié en 2022 aux éditions Sirocco un livre intitulé *Zakaria Boualem découvre l'histoire du Maroc*. Celui-ci aborde du point de vue de son personnage fictif « Zakaria Boualem » sa découverte de l'histoire de son pays natal. Qitab, « Zakaria Boualem découvre l'histoire du Maroc : loin des manuels, une histoire qu'on retient », *Telquel*, 20 septembre 2024. URL : https://telquel.ma/2024/09/20/zakaria-boualem-a-la-reconquete-de-lhistoire_1760154. (consulté le 19 novembre 2025).

¹⁵ Chanson populaire marocaine relevant de la tradition *Gnaoua*. Nous renvoyons vers la série de podcast consacré à ce thème sur Radio Maarif. Radio Maarif, *Episodes – Gnaoua*. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episodes/gnaoua>.

¹⁶ *Issaoua*, *Ahidous*, *Reggada* sont des genres musicaux marocains souvent accompagnés par des danses. Ils sont respectivement les spécialités de la ville de Meknès, des Amazighs sanhaja du Moyen Atlas et des régions nord-est du Maroc. Radio Maarif a consacré des portraits de ces différentes traditions musicales dans la série *Assarag*. Radio Maarif, *Episodes – Assarag*. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episodes/assarag>.

¹⁷ Chanson populaire marocaine, reprise notamment par le groupe *Hoba Hoba Spirit* : <https://genius.com/Hoba-hoba-spirit-moulay-tahar-lyrics> (consulté le 19 novembre 2025).

une dissidence. C'est ce que critique l'historien Abdellah Laroui¹⁸ quand il écrit que nous ne sommes pas uniformes, alors que selon lui, nous devrions l'être – faute de quoi la nation est en danger. Conformément à cette vision de la nation, celle-ci doit être construite suivant des valeurs « hautes », un nationalisme « vertical », qui ne reflétait pas forcément la diversité populaire.

Mais depuis une vingtaine d'années, la pyramide s'est inversée. Désormais, les gens s'attachent à ce qui vient « d'en bas ». Ils sont fiers, par exemple, que la *Tbourida* soit classée au patrimoine de l'UNESCO, que la gastronomie marocaine soit reconnue, ou que l'équipe nationale de football fasse vibrer le pays. Aujourd'hui, on commence à voir émerger à mon sens une perception du Maroc qui reflète mieux ce que nous sommes réellement. Je ne dirais pas que cette image colle à une « vérité » absolue – ce serait prétentieux –, mais elle tend à exprimer davantage notre diversité. Il y a vingt ans, la parole publique était largement monopolisée par les médias d'État. Désormais, d'autres voix se font entendre, et avec elles, une image plus nuancée, plus multiple du pays.

Concernant l'histoire du Maroc elle-même, ce que je perçois – et c'est peut-être une lecture personnelle, voire naïve –, c'est un paradoxe fondamental : celui d'un territoire à la fois terre d'accueil et objet de convoitise. D'une part, le Maroc apparaît comme un lieu qui a su accueillir les dissidents venus de l'Est, les migrants du Sud et les réfugiés du Nord. De l'autre, des envahisseurs sont venus de toutes parts afin d'exploiter ses richesses. Et malgré ces flux constants, il a su préserver sa culture, son identité profonde. Une question que l'on se pose souvent dans le cadre du podcast : comment se fait-il que le Maroc, avec les grandes puissances à ses portes, n'ait pas disparu comme d'autres civilisations – les Incas, les Mayas, ou même certaines sociétés méditerranéennes ? La réponse réside peut-être dans sa remarquable capacité à la fois d'intégration et de résistance, mais également dans cette familiarité ancestrale que ses habitants partageaient avec leurs envahisseurs, fruit de siècles de circulations et d'échanges. Par exemple, le Maroc a accueilli environ 250 000 Andalous et 200 000 Hilaliens¹⁹. Il a su les assimiler, les inclure dans son tissu social sans se perdre lui-même. Au fond, tous ces mouvements, toutes ces vagues humaines, ont contribué à façonner ce que nous sommes aujourd'hui : un véritable *melting-pot*, une société riche de multiples apports, mais qui a su maintenir une certaine cohérence historique et culturelle. C'est, à mes yeux, une des grandes forces du Maroc.

Pour faire le lien avec le thème de notre dossier, dans la programmation de votre podcast, avez-vous cherché à inscrire l'histoire du Maroc dans des dynamiques plus larges – celles de l'Afrique, de la Méditerranée, du monde arabe, voire de l'histoire globale ?

C'est effectivement une direction que nous aimerions beaucoup approfondir. Nous avons eu quelques occasions d'inviter des historiens étrangers – Jean Pierre Riera qui est un historien français et Abdarahmane Ngaïde qui est un historien mauritanien-sénégalais²⁰ – mais cela reste encore trop limité. J'aimerais vraiment pouvoir donner la parole à davantage de chercheurs venant d'autres horizons, notamment d'Algérie ou de Turquie. Cela dit, nos moyens et notre réseau restent restreints, ce qui complique ce type d'ouverture. En parallèle, il faut aussi souligner que si la vision extérieure sur le Maroc est relativement bien documentée – surtout par les Européens, moins par les Africains –, ce qui manque encore, c'est le récit produit par les Marocains eux-mêmes à mon avis. C'est cette voix que nous cherchons en priorité à mettre en avant.

Pour être tout à fait transparent, il n'y a jamais eu de planification rigide de la ligne éditoriale du podcast. Il ne s'agissait pas de dresser dès le départ une liste de sujets à traiter selon une logique chronologique ou thématique. Les épisodes naissent souvent de rencontres : un historien qui a quelque chose à raconter, une découverte personnelle, un documentaire qui suscite l'intérêt, etc. On procède par affinités, en fonction des spécialistes disponibles et de leurs domaines d'expertise. Et puis, il y a un facteur important à prendre en compte : chaque saison du podcast dépend d'un partenariat à renégocier. Il n'y a donc jamais de garantie de

¹⁸ Penseur et historien marocain spécialiste de la période contemporaine. Sa thèse, éditée en ouvrage, reste jusqu'à aujourd'hui une référence incontournable sur le nationalisme marocain. Cf. Laroui Abdallah (1977), *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain, 1830-1912*, Paris, François Maspero.

¹⁹ Les *Banū Hilāl* étaient une confédération de tribus arabes originaires de la région du Najd, au centre de la péninsule Arabique. Au XI^e siècle, ces tribus entamèrent une vaste migration vers le Maghreb, marquant profondément l'histoire de la région : elle joua un rôle déterminant dans l'arabisation linguistique, culturelle et ethnique du Maghreb.

²⁰ Voir respectivement Radio Maarif, #71 - *Histoire : Soldats marocains pendant la première guerre mondiale*, 12 décembre 2019. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episode/2270360> et Radio Maarif, #87 - *Histoire : Vus du Sud*, 26 mars 2020. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episode/3130336>.

continuité, ce qui rend difficile la mise en place d'une vision globale sur le long terme. Nous avançons saison après saison, dans une forme d'improvisation construite.

La plupart des podcasts histoire sont en français, bien que certains épisodes soient en *darija* ou en arabe classique. Ce choix soulève des interrogations, notamment sur l'accessibilité du podcast pour un public marocain plus large. Pourriez-vous nous en dire davantage sur les raisons de ce choix linguistique et sur l'impact qu'il a pu avoir sur la portée de votre projet ?

En réalité, le choix de la langue ne résulte pas d'une décision éditoriale figée, mais d'un principe de liberté laissé à nos invités. À chaque début d'enregistrement, nous demandons simplement à l'historien ou l'historienne dans quelle langue il ou elle souhaite s'exprimer, et nous respectons ce choix sans intervenir – ou très peu. Il m'est arrivé, à de rares occasions, de discuter avec un intervenant qui hésitait, mais dans l'ensemble, la décision leur appartient. C'est pourquoi certains épisodes sont en français, d'autres en *darija* ou en arabe classique. Il n'y a donc pas de ligne directrice linguistique imposée, mais plutôt une volonté de s'adapter à la langue de confort des invités. En ce qui concerne la portée du podcast, il est vrai que le choix du français peut constituer une barrière pour une partie du public marocain. Cela dit, les données d'écoute nous montrent que les épisodes en français trouvent tout de même leur audience.

Certains épisodes de l'histoire du Maroc abordent des sujets sensibles, voire controversés – nous pensons par exemple au traité du protectorat signé par le sultan Moulay Abdelhafid ou à la question de l'esclavage. Comment abordez-vous, au sein du podcast, ces pans incontournables de l'histoire du pays ? Est-ce un enjeu que vous prenez en compte dans votre ligne éditoriale, et si oui, de quelle manière ?

Pour ma part, j'aborde ces sujets avec du recul, sans attachement à des récits nationalistes ou identitaires. Je ne me reconnais pas dans les polémiques autour du patrimoine ou de la « propriété » culturelle – qu'on dise que le couscous est sénégalais ou russe, cela m'est égal²¹. Je viens d'un univers musical fait de métissages, où l'on puise librement dans ce qui nous inspire, qu'il s'agisse du reggae, du *chaâbi*, du *gnawi* ou de la musique algérienne. Sur scène, qu'on soit en Tanzanie ou en Ouganda, l'objectif n'est pas d'affirmer une identité nationale mais de créer du lien. Je considère que le nationalisme repose souvent sur une mise en opposition artificielle avec l'Autre, en surjouant des différences parfois infimes.

Cela dit, s'agissant du podcast, il est vrai que nous choisissons généralement d'éviter les cinquante dernières années de l'histoire du Maroc. Les raisons sont multiples : d'abord, cette période reste très conflictuelle sur le plan historiographique, les lectures sont souvent politiques et contradictoires, et les acteurs de ces événements sont encore en vie. Ensuite, contrairement à d'autres périodes moins explorées, celle-ci a été abondamment couverte par les médias ou à travers les témoignages de première main. Pour ne citer qu'un exemple, le coup d'État de Skhirat a fait l'objet de nombreuses publications, interviews et récits, y compris de la part de témoins directs²². Il existe aujourd'hui une profusion de sources facilement accessibles, y compris sur des plateformes comme YouTube. En revanche, lorsqu'on s'intéresse à des périodes plus anciennes, comme le règne de Sidi Mohammed Ben Abdellah²³, on se retrouve face à un réel manque de documentation vulgarisée. C'est donc de manière pragmatique que nous avons fait le choix de concentrer nos efforts sur

²¹ Depuis quelques années, plusieurs polémiques ont opposé des militants algériens et marocains concernant les origines historiques de divers patrimoines culturels caractéristiques du Maghreb tels que le couscous, le caftan et le zellige. Si les lieux privilégiés de ces polémiques sont les réseaux sociaux, les gouvernements des deux pays se sont souvent réappropriés ces polémiques. Ceci s'est traduit, entre autres, par une course vers l'inscription de ces patrimoines culturels dans la liste de l'UNESCO du patrimoine culturel immatériel de l'humanité : Bouanani Rachid, « Couscous à l'UNESCO : le ministre marocain de la Culture remue les graines de la discorde », *Middle East Eye*, 28 novembre 2021. Consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.middleeasteye.net/fr/actu-et-enquetes/maroc-algerie-couscous-unesco-tunisie-mauritanie-patrimoine-bataille-gastronomie-culture> ; et Dahmani Frida, « Entre l'Algérie, le Maroc et la Tunisie, la bataille du zellige a commencé », *Jeune Afrique*, 15 septembre 2024. Consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.jeuneafrique.com/1606894/culture/entre-lalgerie-le-maroc-et-la-tunisie-la-bataille-du-zellige-a-commence/>. Pour un travail scientifique sur le sujet, nous renvoyons vers : Salhi Mohamed (2025), « Reinventing the Right in Morocco: Right-Wing Populist Discourses and Sentiments in Moroccan Online Spaces », *Middle East Law and Governance*, 17(1), pp. 111-144.

²² La tentative de coup d'État de 1971 au Maroc, connue sous le nom de coup d'État de Skhirat, est une tentative manquée de renversement du roi Hassan II survenue le 10 juillet 1971, lors de la célébration de son 42^e anniversaire au palais royal de Skhirat. Il s'agit du premier des deux coups d'État tentés durant le règne de Hassan II. L'opération fut menée par une faction rebelle des Forces Armées Royales.

²³ Sidi Mohammed Ben Abdallah, connu aussi sous le nom de Mohammed III, est né en 1710 à Fès et est mort le 9 avril 1790 à Meknès. Il fut sultan du Maroc de 1757 à 1790, en tant que membre de la dynastie alaouite.

l'histoire pré-indépendance, là où les besoins de transmission sont encore importants et les zones d'ombre nombreuses.

Pour conclure, pourriez-vous partager avec nous les perspectives d'avenir du podcast ? Envisagez-vous de nouveaux projets ou de nouvelles directions pour les prochaines saisons ?

Oui, bien sûr, il y a toujours des projets en réflexion, des idées que nous aimerions concrétiser. Cela dit, nous sommes confrontés à certaines limites, notamment en termes de moyens humains et matériels. À ce jour, nous ne sommes que deux à porter Radio Maarif, ce qui, pour une production aussi dense, représente une charge de travail importante. Quand on écoute les podcasts de grandes structures comme France Info ou France Culture, on entend souvent en fin d'épisode une liste d'au moins sept à dix personnes ayant participé à la réalisation : ingénieur du son, documentaliste, monteur, etc. Nous, en plaisantant, on a déjà envisagé de créditer toute la production à Hamza Chioua et Réda Allali, de l'enregistrement au mastering.

Plus sérieusement, notre principale contrainte reste l'absence de partenaires offrant une visibilité de long terme. Nous avançons, bien sûr – la preuve, c'est que les épisodes sortent – mais les soutiens actuels permettent de fonctionner au semestre, parfois à l'année, pas au-delà. Ce manque de visibilité rend difficile toute projection ambitieuse, comme le recrutement d'un collaborateur à temps plein ou le lancement d'une série au long cours. Pourtant, les idées ne manquent pas : une série sur les ambassadeurs marocains à travers l'histoire, une exploration approfondie des relations entre les Saadiens et l'Empire ottoman, avec pourquoi pas un déplacement en Turquie pour interroger des historiens locaux sur ce qu'ils appelaient le « royaume de Fès », ou encore une enquête sur la route de l'esclavage du sud vers le nord. Nous aimerions aussi aller jusqu'à Mazagão, au Brésil, cette ville née de Mazagan (aujourd'hui El Jadida), pour explorer leurs liens historiques. Mais tout cela nécessite des ressources, des budgets, une planification sur plusieurs années – ce que nous n'avons pas pour le moment. Cela étant dit, nous ne nous plaignons pas : nous sommes fiers du chemin parcouru jusqu'ici.

Yazid Benhadda
MECAM, Université de Tunis

Abdelmounaïm Fanidi
EHES

Bibliographie

- BOUANANI Rachid, « Couscous à l'UNESCO : le ministre marocain de la Culture remue les graines de la discorde », *Middle East Eye*, 28 novembre 2021. Consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.middleeast-eye.net/fr/actu-et-enquetes/maroc-algerie-couscous-unesco-tunisie-mauritanie-patrimoine-bataille-gastronomie-culture>.
- DAHMANI Frida, « Entre l'Algérie, le Maroc et la Tunisie, la bataille du zellige a commencé », *Jeune Afrique*, 15 septembre 2024. Consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.jeuneafrique.com/1606894/culture/entre-lalgerie-le-maroc-et-la-tunisie-la-bataille-du-zellige-a-commence/>
- LAROUÏ Abdallah (1977), *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain, 1830-1912*, Paris, François Maspero.
- QITAB, « Zakaria Boualem découvre l'histoire du Maroc : loin des manuels, une histoire qu'on retient », *Telquel*, 20 septembre 2024. URL : https://telquel.ma/2024/09/20/zakaria-boualem-a-la-reconquete-de-lhistoire_1760154 (consulté le 19 novembre 2025).
- MAYEUR-JAOUEN Catherine (2024), *Le culte des saints musulmans. Des débuts de l'islam à nos jours*, Paris, Gallimard, 624 p.
- RADIO MAARIF, *Des podcasts marocains, originaux, à découvrir*. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/radio-maarif>.
- RADIO MAARIF, #71 - *Histoire : Soldats marocains pendant la première guerre mondiale*, 12 décembre 2019. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episode/2270360>

- RADIO MAARIF, #87 - *Histoire : Vus du Sud*, 26 mars 2020. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episode/3130336>.
- RADIO MAARIF, *Episodes - Histoire*. En ligne, consulté le 19/11/2025. Disponible : <https://www.radiomaarif.com/episodes/histoire>.
- RADIO MAARIF, *Bougafar 1933*, 20 mars 2019. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episode/1004676>.
- RADIO MAARIF, *Episodes – Gnaoua*. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episodes/gnaoua>.
- RADIO MAARIF, *Episodes – Assarag*. En ligne, consulté le 19/11/2025. URL : <https://www.radiomaarif.com/episodes/assarag>.
- SALHI Mohamed (2025), « Reinventing the Right in Morocco: Right-Wing Populist Discourses and Sentiments in Moroccan Online Spaces », *Middle East Law and Governance*, 17(1), pp. 111-144.